

Première partie

La neige et la faim

Une procession étrange avance lentement dans la neige.

En tête se profile la silhouette large d'un très vieil homme, porteur d'une énorme croix ; elle heurte les branches basses dès que l'attention du porteur se relâche ; celles-ci se déchargent alors de lambeaux de leur manteau pâle ; le chapeau à larges bords de l'homme en est soudain déformé ; sa pèlerine noire, dont les trous laissent apparaître une blouse de grosse étoffe bleue, s'alourdirait s'il ne l'agitait, d'un geste rageur des épaules, faisant glisser la neige sur le haut de sa culotte rapiécée. Ses hautes galoches débordantes de paille sont recouvertes à chaque pas ; une mauvaise trajectoire le fait même enfoncer une fois jusqu'aux genoux. Il dégage un chemin invisible et serpentant, se retourne régulièrement pour s'assurer qu'il est suivi ; il lève parfois les yeux vers le ciel vide d'étoiles, implorant du regard une éclaircie. Mais les flocons s'écrasent dru sur son visage, le forcent à baisser la tête et à repartir un peu plus vite, étourdi, chancelant, pressé de gagner un abri, invisible pour l'instant.

A sa suite, un curé. Lorsqu'une ornière le fait trébucher, son surplis immaculé se devine sous un coupe-vent semblable à celui du vieux, mais en bien meilleur état. Il progresse les yeux fixés sur son guide ; s'arrête à chaque avalanche déclenchée par la croix, pour éviter les

éclaboussures de neige que provoquera l'agitation prévisible du vieux ; reprend sans cesse la même prière interrompue par les aléas du périple.

Viennent ensuite deux formes sombres plus petites, des enfants disparaissant presque entièrement sous la chape de deux pesantes vestes de berger. Ils avancent difficilement, car les traces des adultes sont trop profondes pour leurs courtes jambes ; de plus en plus alourdis de neige, transis, ils ne trouvent pas la force de se secouer. Ils fixent leurs propres pas ; le curé, préoccupé de sa propre progression, n'a pas un regard pour eux.

On entend, étouffée, la sonorité funèbre d'une cloche lointaine ; elle est seule, outre le froissement mou de la neige foulée, à occuper l'espace angoissant du silence.

Le vieillard tourne soudain presque à angle droit au sommet d'une petite butte que les enfants escaladent sans aide, dans un ultime effort. Le groupe arrive devant un dégagement découvrant une porte de bois, sans qu'il eût été possible de supposer ici l'existence d'une habitation. Une minuscule fenêtre embuée où se reflète, tremblante, ce qui pourrait être la lueur d'un cierge, bleuit faiblement la neige, par instants.

Après avoir fiché la croix dans le sol, le guide s'ébroue, frappe ses pieds sur le seuil déneigé, pousse la lourde porte et entre. Le curé, après avoir estimé du regard les dimensions de la maison, la bénit rapidement d'un geste ample. Puis il pénètre à son tour ; les gosses se précipitent à sa suite.

Une salle sombre ; la seule clarté provient d'un maigre feu agonisant dans une cheminée gigantesque, du sol au plafond ; une odeur de moisi très dense s'impose dès que

le corps s'est habitué au mince écart de température entre l'extérieur et l'intérieur. Près du feu, deux petits lits d'enfants, en bois nouveaux ; il en émerge l'ombre de quelques cheveux fous. Le long des murs moites, à demi dissimulés par de grossières toiles décolorées, quelques châlits d'adultes, trois, peut-être quatre ; dans le plus proche de l'âtre, un homme est couché, qui se plaint doucement. Une femme soutient sa tête et tente de le calmer, de le rassurer, des mains et de la voix. Au centre de la pièce sont attablés deux couples : elles prient ; eux ne disent rien, les mains jointes.

A l'entrée des voyageurs, chacun se dresse instantanément, dans un fracas de tabourets remués, pour se signer ; la femme près du lit accourt ; mais, dans sa précipitation, elle trébuche et le vieux a à peine le temps de la saisir entre ses bras ; il essaie ensuite d'apaiser les larmes qu'elle laisse enfin couler sans vergogne sur son épaule ; quelques mots très doux, tendres caresses de la voix ; il passe son bras sous le sien et la conduit à un banc, sur lequel elle s'effondre.

Le curé, pendant ce temps, s'est approché de la tête du lit pour s'installer à la place laissée libre ; il prend la main du malade, s'approche à frôler son visage et souffle, hésitant :

— Jean-François...

Il répétera le prénom trois fois ; le vieux, rigide, un cri bloqué dans la poitrine, viendra très lentement, guettant à chaque pas une réponse du mourant, jusqu'à se trouver debout aux côtés du prêtre. A son tour, il prononce, très doucement :

— Djan-Françoué...

Sa voix est teintée d'un immense chagrin, d'un amour désespéré.

Puis le curé se lève en frissonnant et le vieil homme, simultanément, s'agenouille, imité par les deux couples, la pleureuse et les enfants de chœur ; commence alors une longue prière au rythme saccadé d'une respiration rauque, de plus en plus faible ; prière que rien n'arrêtera que la mort qui entrera silencieusement ; prière commune à laquelle se joindront spontanément deux adolescents surgissant du froid et de la nuit, identiques au physique ; prière immobile, comme si s'adresser à Dieu détachait ces être abandonnés des soucis de leur vie et leur faisait oublier leur faim.

Jean-François va trépasser alors même que les flocons, dehors, auront cessé de tomber ; il suivra dans la mort quatre de ses enfants, décédés quelques jours plus tôt de faim et de dysenterie. Outre sa veuve, il abandonnera sur terre deux enfants en bas âge qui n'ont pas mangé de la journée ; deux frères également, mariés et chargés d'enfants qui n'ont jamais su l'aider au-delà des simples travaux quotidiens.

On videra rapidement, de peur que l'âme partante ne s'y mire, l'eau des seilles dans la neige, loin du seuil ; on occultera d'un linge la minuscule fenêtre pour des raisons identiques ; on brûlera les vêtements portés par le défunt à ses derniers instants afin qu'aucun esprit malin ne puisse s'en emparer ; on enveloppera son corps nu en compagnie d'un rameau de buis béni dans un grand drap écru. Il disparaîtra bientôt, porté par ses neveux, les deux adolescents semblables jusque dans leur silence et dans cette force inattendue. Ainsi s'accompliront, sous les yeux complices du curé, des gestes dont nulle religion ne parvient à imposer l'abandon, se bornant à les adapter au mieux à la liturgie catholique.

Dans moins d'une heure, on fêtera l'anniversaire d'une très lointaine naissance ; mais pour cette famille détruite qui n'a plus rien, la place de Jésus, en ce soir de Noël, sera bien étroite, serrée entre la faim et la mort, comme il le fut entre un bœuf et un âne.

La famille s'est formée en un maigre cortège, à l'exception d'une des femmes qui reste au pied du lit des enfants. Le vieux soutient de son mieux la veuve qui chancelle et lui parle à nouveau très doucement ; depuis la mort de son fils, il pleure, lui aussi, avec une pudeur touchante, honteux de ne pouvoir enfermer en son cœur son atroce douleur. C'est un des frères qui, en tête, porte le lourd symbole de la chrétienté.

Sur l'itinéraire qu'ils empruntent, la neige a été fraîchement foulée ; la lune blafarde dans son halo de nuées ne leur est d'aucune utilité sur ce chemin qu'ils connaissent trop bien. Ils marchent une bonne demi-lieue avant que les porteurs ne se fatiguent et n'imposent un arrêt. Le vieux en profite pour adresser au curé la question qui lui brûle les lèvres, lui serre la gorge et le ventre :

— On va l'enterrer auprès d'Not'Seigneur, hein, M'sieur L'Curé ?

Le prêtre relève tristement la tête :

— Othenin, c'est impossible, tu le sais bien...

— Mais, M'sieur L'Curé... », tente d'intervenir un des adolescents.

L'ancêtre l'interrompt d'un geste. Chacun respecte alors le silence qu'il impose. Et le convoi ne tarde pas à se remettre en marche, dans la nuit glacée. Perdus dans leurs

pensées et leurs frissons, ce n'est que lorsque leurs pieds heurtent des monticules de terre cachés par la couche de neige qu'ils découvrent le grand trou carré ; de sa profondeur imprécise se dégage une très forte odeur de cadavre et le pasteur s'en étonne à haute voix.

— C'est à cause du soleil de c'midi, M'sieur L'Curé... Les corps se défont ! » répond en connaisseur un des adolescents, toujours le même.

Les pèlerins s'approchent malgré leur répugnance et s'alignent lentement sur un des côtés. Les deux porteurs, s'engagent sur une étroite bande en terrasse et le trou les avale jusqu'à mi-corps ; après un dernier regard au curé, ils s'appêtent à jeter le corps dans la fosse lorsque la veuve, sortant de son abattement, se met à hurler :

— Non ! Arrêtez !

Prise d'une frénésie incompréhensible, elle soulève sa lourde jupe et extrait de ses dessous épais une petite poche brodée ; elle en tire une longue aiguillée de gros fil ; elle se précipite, au risque de chuter, vers le cadavre que les jeunes fossoyeurs ont déposé à leurs pieds.

Alors, à deux genoux dans la boue, insensible à l'odeur pestilentielle et au gel qui lui mord les doigts, elle commence à coudre religieusement autour de son époux leur unique pièce de drap, sa seule dot. Chaque point serré devient, pour elle comme pour les spectateurs murmurants, le grain d'un chapelet.

Son travail achevé, elle reste prostrée, comme si, cet acte accompli, tout mouvement était devenu inutile. Il faut la relever, grelottante, arracher sa main droite crispée, à travers la toile, sur le bras du mort, séparer d'un coup sec

ces deux glaçons collés. Le cadavre peut enfin glisser dans le fossé avec un bruit de roulement irrégulier et assourdi jusqu'à ce que la pâleur du drap devienne invisible. Le temps, encore, d'une dernière prière mouillée de quelques sanglots étouffés et la troupe reprend son chemin en sens inverse, en ordre dispersé ; la veuve s'appuie maintenant sur ses neveux, le vieux ferme la marche, seul, pensif, triste tout simplement.

Déjà, dans la ferme endeuillée, brûle le cierge de famille que Marie-Josèphe, maîtresse de maison, avait fabriqué pieusement pour l'offrir à son cher Jean-François le jour de la précédente Chandeleur ; la pauvre femme se souvient qu'il l'avait lui-même, suivant les rites ancestraux, promené fièrement dans l'écurie et dans la grande salle ; qu'il n'avait pas oublié de faire couler sur les guides de la charrue quelques gouttes de sa cire bienfaisante ; les enfants l'épiaient en silence, vaguement inquiets de le voir si sérieux, si cérémonieux... Ce sacrifice à une Providence généreuse, c'était il y a moins d'un an ; et la Mort, insensible aux prières, a fait, dans cette maison qu'elle devait éviter, sa cinquième victime en quinze jours à peine !

Mais Marie-Josèphe ne se révolte plus, l'injustice de son sort s'efface devant cette trop grande accumulation de deuils qui ne peut pas être réelle ; elle s'évade déjà loin de cette terre de souffrance, elle vogue plus qu'elle ne marche ; elle flotte.

Tout à l'heure, elle ne se couchera pas, le lit est devenu trop grand, trop froid ; elle restera silencieuse là où ils l'auront déposée, sur le banc, tout près de l'âtre ; elle ne voudra rien boire, elle paraîtra sourde aux paroles des autres ; ils finiront par s'enfuir dans leurs paillasses sans se déshabiller, la laissant à sa tristesse et à son mutisme.

Marie-Josèphe pleurera. Les larmes que les dernières braises feront briller sur son visage ne s'accompagneront d'aucun sanglot, d'aucun cri même étouffé : il ne sera plus temps de lutter, de se battre ; elle restera droite, digne, gardera le buste rigide, mais uniquement parce que ses yeux seront hypnotisés par le passage, au fond du foyer, de quelques volutes de fumée.

Elle y verra se dessiner un visage, toujours le même, et elle Le reconnaîtra : elle sait tout de cette bouche et du sourire qui l'illumine, de cette moustache épaisse et foncée qui la borde ; ces yeux bruns et brillants l'ont fixée souvent, parfois avec fierté, jamais avec colère. Si elle a encore un peu de force dans les membres, elle tentera de se lever et de tendre les mains pour toucher encore une fois cette rude toison qui lui battait les épaules, ces cheveux que, contrairement à la coutume, elle a négligé de couper, pour ne jamais le voir différent, plus nu encore, défiguré. Elle les sentira au creux de ses mains et elle réinventera leur odeur de bois brûlé et de foin sec ; ses paumes tendues ne trembleront pas, tous nerfs bandés, de crainte d'éloigner ce rêve fou qui lui permet de caresser encore son Mari.

Ses mains réinventeront ses larges épaules nues au plein midi de juillet, sa peau brunie par le soleil, ses bras si forts quand il la serre contre lui, son ventre chaud, ses jambes musclées qui l'emprisonnent amoureusement. Elle refera, du bout des doigts tendus au dessus du foyer, un chemin qu'elle connaît par cœur, celui qui mène vers l'être aimé, vers le bonheur de lui appartenir.

Et puis son rêve glissera et c'est elle qu'elle reverra.

Adolescente, d'abord, courant à travers champs et forêts pour Le trouver, Le regarder, L'admirer de toute sa candeur et de tout son amour naissant. O cet amour, cet amour qu'il